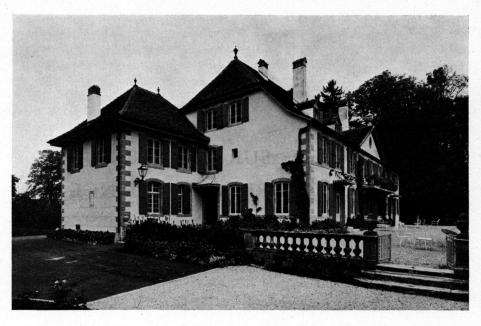
«LE BIED» SUR COLOMBIER DE L'INDUSTRIE A L'ÉLÉGANCE

En un modeste préambule de 1946, introduisant une étude documentée sur Le Bied, feu Madame Henry de Bosset-Coulon — à qui nous devons l'essentiel de nos renseignements, avec l'autorisation de M. Renaud de Bosset — écrivait cette phrase : « L'histoire d'une maison est comme celle d'une famille ; elle passe par des alternatives de prospérité et de déchéance. Il faudrait le talent d'un Estaunié pour évoquer avec cette force saisissante tout ce que virent au long des âges, ces vieux murs, ces arbres centenaires ; il faudrait faire parler les amours joufflus qui, de la terrasse où la vue est si belle, ont assisté aux ébats des enfants de jadis et recueilli les confidences des amoureux d'antan. ».

D'industrieux personnages.

En juillet 1734, la fabrique d'indiennes de Jean Labran, au Val-de-Ruz — à laquelle étaient intéressés Jacques De Luze, allié Bourgeois, et son fils Jean-Jacques, allié Chaillet — se transporte à La Poissine sur l'Areuse, près de Cortaillod. Ce dernier, au décès de son père, requit pour plus de commodité « l'acensement du terrain du bout des allées de Colombier, du côté du lac et de l'endroit appelé le Bied ou la Vieille-Eau, qui appartient à Sa Majesté, et supplie qu'on lui accorde une partie du terrain qui est inutile au Roy, étant tout en pierres et graviers et ne rapportant rien, — avec l'usage de la dite Vieille-Eau et du canal qui va de là au lac, sous une cense raisonnable et modique, afin qu'il y put établir sa dite manufacture, élever les bâtiments nécessaires, étendre ses toiles, les laver et continuer à y faire travailler comme il a fait jusqu'à présent au lieu où elle était précédemment. »



Le Bied restauré par M. Renaud de Bosset. Vue récente prise du sud-ouest.

(Photo Jean Schoepflin, Neuchâtel)

Il est donné suite à cette requête en un acte stipulant limites et voisins dont le capitaine de Guinand, à la condition que les bâtiments De Luze ne nuiront point à la vue de la grande allée du milieu et que l'on ne défendra pas l'entrée du canal et du Bied aux « Batteaux » qui voudront y pénétrer. L'acensement ne subsistera que pour la destination de la manufacture de toiles peintes. Auvernier et Colombier renoncent à leurs droits de pâture sur les lieux.

La fabrique se développe si bien que De Luze-Chaillet obtient, le 17 février 1739, un acensement conjoint pour bâtisses utilitaires, logements d'ouvriers; il fait ressortir que son entreprise fait déjà vivre 80 personnes. Cet industriel prudent s'assure du succès avant d'envisager la construction d'une résidence. Celle-ci existait déjà en 1743, ainsi qu'en attestent une huile de H. Müller et l'un des précieux plans successifs qui permettent de restituer par le détail le bourgeonnement des constructions, terrains utiles, aménagements et séchoirs. Les ouvrages connus d'Alphonse Petitpierre, de Mmes Alice Dreyer et Dorette Berthoud doivent être consultés par les curieux soucieux de noter de nombreuses précisions techniques; les bâtisses forment là une chaîne ininterrompue longeant la Vieille-Eau.

Eventail utilitaire.

Il est curieux de constater que selon d'anciens plans et dessins topographiques, l'Areuse, en aval de sa sortie de Boudry, ne coulait point vers le lac en un seul bras, mais, à vol d'oiseau, se divisait comme une main ouverte, en plus de cinq cours d'eau couvrant la superficie des terres alluvionnaires d'antan. Aux deux extrémités de cet éventail se déversaient La Roussette au Petit Cortaillod, et le Bied ou le Ruz, déjà sur Colombier. Entre eux, en deux bras, s'écoulait Le Vivier encadrant la Fabrique neuve de Cortaillod. Le Dérocheux alimentait la Poissine de Cortaillod, et audelà du chenal de l'Areuse, le ruisseau dit Le Lavage était utilisé par la Fabrique de Grandchamp. Un ruisselet frôlait les Prés d'Areuse, laissant encore, sur sa berge gauche, un terrain plat jusqu'à l'ultime veine du Bied. On peut encore repérer plusieurs de ces bras, toute cette contrée étant jadis dominée par le Gibet surplombant Areuse.

Un bel essor.

En 1745, les affaires — au Bied — prospérant toujours, nouvel acensement, achats de terrains limitrophes. L'année 1748 voit manufacture au midi, magasins à l'embouchure du Bied, édicule pour une pompe au nord. De Luze-Chaillet bénéficiera encore d'un autre acensement modifiant l'interdiction de construire dans l'axe visuel des Allées déjà obstrué par des arbres. Apparaissent une bâtisse dite « maison rouge » de deux étages et une ferme.

Dès 1742 la direction technique avait été confiée à Claude-Abram Du Pasquier et à son frère Jean-Jacques; le premier quitte le Bied pour fonder en 1751 la Fabrique Neuve de Cortaillod, alors que son frère demeure à son poste. En 1756, la maison de maître du Bied est déjà agrandie d'un salon, d'une salle à manger et de quatre pièces à l'étage. L'industrie des toiles peintes, vivant sur son élan, atteint son apogée au temps du banneret De Luze, fils de De Luze-Chaillet. En 1766, le nombre des ouvriers au Bied est de 177. Aussi les De Luze embellissent-ils leur propriété. Henri Lambelet, architecte, sculpteur, est chargé d'aménager les jardins fermés par deux fort beaux portails décoratifs.

Décor à la française.

Lambelet s'en tire avec beaucoup de bonheur. Devant la maison, la terrasse au sud et au nord est bordée de murets coupés de balustres butant contre des piédouches supportant de jolis vases sculptés. D'élégants et petits portails en fer forgé font mine de barrer les issues. Du côté du lac, un promenoir bordant le rivage se terminait à chaque extrémité par un pavillon. L'un d'eux fut démoli.

Sur la partie médiane de la terrasse, le muret s'infléchit en arc de cercle avec petites sorties latérales donnant accès à des rampes bordées



Le Banneret Jean-Jacques De Luze décédé à Neuchâtel le 29 décembre 1779, de la famille des indienneurs du Bied.

d'une alluvion de pierre terminée par un limaçon à coquille. Sur l'axe de la terrasse en deux paliers distincts, un globe gnomonique — cadran solaire sphérique en pierre de taille — rehausse le galbe d'une distribution de ravissantes statuettes représentant les saisons ou les travaux de ferme et de jardin. (Photo du globe gnomonique de Lambelet: Patrie neuchâteloise, tome IV, page 54, à propos de Cotendart.) On ne voit point quel autre sculpteur que Lambelet eût exécuté cet ensemble de statuettes.

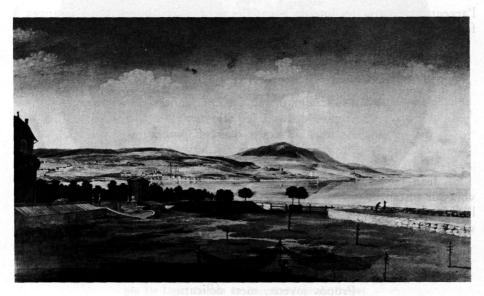
L'eau d'une source du Bras de Mar, de même que celle amenée par tuyaux de Boudry par la Fabrique des Iles, alimentaient la fontaine au sud avant que n'apparaissent deux jets d'eau créant une atmosphère charmante. Le pittoresque des lieux résidait dans l'alliance du bon goût et d'un voisinage jamais gênant d'étendages de bains, d'ateliers et d'un petit port primitif servant à des expéditions par voie d'eau bien au-delà du lac. De Luze avait obtenu, en 1775, 60 tilleuls de la Bourgeoisie, aux fins d'enrichir ces bordures d'enclos. C'est probablement de cette époque que date une petite adjonction au sud de la maison de maître, avec étage et salle de bains décorée de panneaux peints sur toile et de deux baignoires de « catelles » ornées de motifs à la main.

Dans le dernier quart du 18e siècle, la manufacture a pris une telle extension que l'ensemble compte une douzaine de bâtiments dont la perspective est restituée par une planche d'Henri Courvoisier-Voisin, 1757-1830; elle fut publiée par l'archiviste Jean Courvoisier, sur commande de la Banque Cantonale Neuchâteloise qui l'envoya à sa clientèle avec ses vœux pour l'an 1968. Cette vue, prise du lac montre ce groupe impressionnant d'édifices d'où s'élèvent des fumées, témoins d'une fébrile activité, tandis qu'à l'arrière-plan, la montagne de Boudry se dessine à l'horizon. Une telle installation sur nos rivages était, en somme, unique par sa variété: abri de lavandières, ateliers, bureaux, magasins, hangars, orangerie, pressoir et caves, ferme, écuries pour le train de campagne — rien ne manquait.

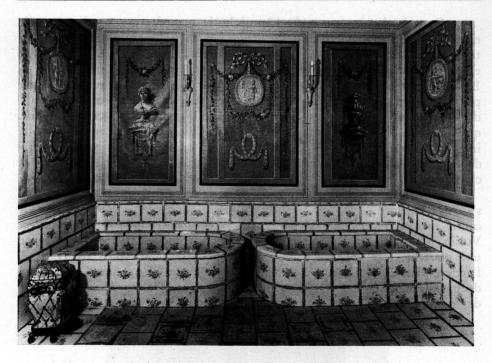
Le droit d'abordage pour les tiers avait disparu. Un solide môle s'avança dès lors de la rive, digue protectrice contre le gros temps, surtout contre la bise. Plutôt que de reproduire la planche connue de Courvoisier-Voisin, je préfère arrêter mon choix sur d'autres documents. En l'occurrence une gouache, retrouvée récemment, montre la plage du Bied en 1795. A l'arrière-plan s'estompent les villages de la Côte et Chaumont. Ce précieux document, signé C.W.P., se trouve être actuellement à Bordeaux, propriété de M. de Luze.

Quelques hôtes célèbres.

Cette description sommaire, qui demanderait à être complétée, ne saurait exclure la mention de visites ou de séjours de personnages de marque. Rousseau, qui appelait Mme De Luze la reine des femmes chez qui il logeait, avait proposé d'y jouer à la loterie. Comme Mme De Luze ne jouait pas à



Le Bied à Colombier en 1795. Gouache signée C.W.P. (Propriété de M. de Luze à Bordeaux. Photo Puytorac, Bordeaux)



Le Bied. Salle de bains Louis XVI à panneaux peints sur toile et « catelles » fleuries, unique dans le pays de Neuchâtel.

l'argent, l'on corsa les lots de bagatelles et d'objets divers. On s'arrangea à faire tomber sur Jean-Jacques une boîte de friandises avec ce billet

Air: Sur la Poste de Paris:

Nous possédons dans ces beaux lieux
Un esprit émané des cieux;
Il est aimable, il est charmant
Il possède tous les talents;
Et sous ces traits de mon pinceau
Ne reconnaît-on pas Rousseau?

Jean-Jacques, surpris d'y trouver ce papier, en fit lecture à haute voix sur instances pressantes des convives. Il le fit, mais en lisant, remplaça le nom de Rousseau par... Sandoz! Puis, sur le même air, il chanta, improvisant:

Nous sommes dans une maison
Où les biens pleurent à foison,
Bonbons sucrés, jeunes appas,
Propos joyeux, mets délicats,
Et la maîtresse avec un mot
De tout billet fait un bon lot.

Philippe Godet, en 1908, avait envoyé cet inédit de Voëns à Frédéric de Bosset, remerciant par ailleurs de la documentation que ce dernier lui procura.

La veuve de Jean-Jacques de Luze, décédé en 1779 à Neuchâtel, conserva et continua à habiter le Bied dont elle ouvrit largement la porte non seulement à de nombreux parents et amis, mais à visiteurs ou voyageurs. Sinner de Ballaigues, auteur d'un Voyage dans la Suisse occidentale, dépeint le Bied : « on croit de loin voir un château. ». Madame Gauthier, dans son Voyage d'une Française en Suisse, n'ignore pas cette intéressante chaîne de manufactures de toiles peintes appartenant en 1790 aux enfants de M^{me} De Luze. M^{me} de Charrière, morte au Pontet le 27 décembre 1805, fut fort souvent au Bied. A son sujet, nous renvoyons le lecteur à Philippe Godet.

Georges-François, baron de Bosset, chargé d'affaires des duchés de Hesse et Mecklembourg, petit-fils par sa mère de la bannerette Charlotte De Luze, vint souvent au Bied chez ses grands-parents peu après son mariage à Nantes avec Anne-Marguerite, comtesse de Heemskerk.



Rosette de Bosset (1767-1849)

née De Luze, femme de Jean-Frédéric de Bosset
négociant à Paris.

(Miniature au Bied)

Rosette De Luze, femme de Jean-Frédéric de Bosset de Paris fera de longs séjours aussi chez ses cousins du Bied. Le journal que tint cette délicieuse femme — journal que nous avons largement exploité dans notre chronique sur Cotendart et les Wemyss — raconte par le menu l'emploi de son temps, alors qu'il ne se passait pas de jours sans qu'il y eût à dîner des hôtes en si grand nombre qu'il fallut un jour tuer cinq ou six cochons à la fois! Il y avait cinq ou six Messieurs à dîner. Les filles de la maison y faisaient de la saucisse jusqu'à deux heures du matin!

Des émigrés tels que Roussillon, père et fils, étaient de fidèles commensaux y cherchant dérivatifs aux malheurs de leur patrie. Ils y mangeaient de bons lièvres et y jouaient quelques écus. Ce comte de Roussillon, d'une région des Pyrénées-Orientales qui exportait de fameux vins jusqu'en Suisse — les Grenaches parfumés — apprécia-t-il notre excellent Cortaillod?

Difficultés. Précisions topographiques révélées par les plans.

La vie facile et gaie d'industriels avisés ne pouvait constamment être exempte de quelques préoccupations. Déjà, en 1771, une surproduction générale de toiles peintes mit en difficulté ou en faillite certaines entreprises. Alors qu'en 1785, 2160 ouvriers s'adonnaient dans la principauté à cette branche en plein essor, une concurrence anglaise, des restrictions d'importations françaises, symptômes de déclin, se manifestèrent. En 1789, la situation s'était aggravée. Quelque dix ans plus tard, le glas sonnait pour le Bied, le gouvernement français ayant institué, en 1803, des droits d'entrée s'élevant jusqu'à un franc par mètre carré, prélèvement considérable.

Ces difficultés se firent sentir, à vrai dire, au moment où la manufacture du Bied avait joué des coudes, multipliant tout son système d'exploitation et lui donnant son maximum de surface. La famille d'excellents architectes qui devait plus tard détenir cette terre, a établi et réuni un impressionnant ensemble de plans colorés permettant de suivre, sans erreur de chronologie, le bourgeonnement puis les démolitions successives des édifices consacrés à cette industrie. Cette collection de plans — dont un relevé aux Archives de l'Etat (No 458) — permet de préciser que le courant du Bied, canalisé, partageait en fait la répartition rationnelle des lieux affectés à l'exploitation.

Un pontet reliait les deux berges, sectionnant ainsi d'obligatoires fonctions. D'un côté du ruisseau, aménagé en canal, s'écoulant du nord au sud vers le lac, étaient sises la grande ferme avec un appartement, l'orangerie, les cuves de bleu à fayencer, la remise, la serre et de menues constructions dont un fenil, tandis que l'essentiel des ateliers, maison rouge, magasins, chaufferie, grande cuisine, grands et petits étendages, reliés entre eux derrière la maison de maître s'échelonnaient le long du courant. Attributs primordiaux à cette destination? — au nord, bassin rectangulaire et vaste « blancherie » en bordure du lac, la grève s'étirant là, non d'est en ouest, mais à peu près du nord au sud, en direction du port de Boudry.

Des difficultés d'exportation et d'extension régionale ne pouvaient donc survenir plus mal à propos. Si De Luze-Osterwald — qui dirigeait l'affaire à ce moment-là — avait eu les qualités et le caractère énergique du banneret, son père, la fermeture du Bied eût pu être différée, comme elle le fut pour certaines entreprises similaires. La firme De Luze-Petitpierre et Cie, à qui incombait, depuis 1802, la vente des produits finis, fut dissoute quand la Fabrique du Bied fut transférée à Thann, dans le Haut-Rhin.



Toile peinte à paysages, avec guirlandes de fleurs. Neuchâtel vu de l'est.

Autres destinations des lieux.

Le major De Luze loue alors la fabrique du Bied à une société par actions, de draperie et toilerie, désireuse d'exploiter d'avantageuses installations pour teintureries, apprêtages de draps et autres tissus de laine. L'accroissement des troupeaux de moutons mérinos, introduits dans le pays, laissait entrevoir une perspective de succès. Mais, en 1810, cette société cédait la place en partie à une autre affaire, Roy et Cie, pour teinture et apprêt des draps. D'autre part, J.-J. Hartmann, indienneur invétéré, s'installait là. En 1814, dernier sursaut d'activité traditionnelle, mais déficitaire au Bied pour son instigateur.

Un site délicieux, ombragé déjà par une magnifique frondaison — au rivage pittoresque, au coup d'œil unique sur un lac tantôt furieux, tantôt paisible où quelques voiliers naviguaient déjà — allait-il être silencieuse-

ment voué à l'abandon?

De Luze-Osterwald — fort heureux de trouver une destination à des locaux vides — loua le Bied, au mois de juin 1813, à la princesse d'Anhalt qui, avec ses filles et tout une suite, s'installa dans le domaine, tandis que le Conseil lui faisait présenter l'assurance de son respect et l'offre de ses services. Les princesses luttaient contre l'ennui des soirées d'exil, en dansant et en jouant la comédie. Leur équipage allait quérir de jeunes patri-

ciennes bernoises en pension à Colombier.

Peu après le départ des d'Anhalt, au cours du remue-ménage de 1814, le Bied aux locaux inoccupés, est transformé en lazaret autrichien puis prussien. Le Dr Frédéric Sacc, Prussien, fut médecin de cet hôpital. Il ne perdit point son temps, s'occupant également à épouser Louise Du Pasquier, fille de Pierre-Henri, fabricant d'indiennes à Cortaillod. Les morts de l'hôpital furent enterrés dans un champ à l'ouest, appelé cimetière des Autrichiens; une partie fut affectée plus tard au tennis de Grand-Verger. Sur crânes et tibias bien alignés, se donneront d'élégantes et joyeuses parties de tennis.

Lors de la visite de Frédéric-Guillaume III, en juillet 1814, le souverain adresse la parole à plusieurs malades, goûte le pain, boit à leur santé sans oublier celle du personnel infirmier. Henriette De Luze et sa sœur,

dévouées aux patients, y reçoivent la Croix de Marie-Louise.

Sous l'Empire, le Bied ne faisait qu'un avec le domaine des Prés d'Areuse s'étendant jusqu'au port de Boudry. Un séchoir subsista aux Prés d'Areuse, puis fut transformé en écurie et grange. On ne peut s'attarder aux fluctuations des terrains environnants.

Cession aux Verdan. Institut de jeunes filles.

Peu après, le 1er janvier 1815, De Luze-Osterwald cède le domaine à la veuve de Louis Verdan-Burki et à ses fils, indienneurs — espérant rendre au site son affectation primitive. La mise en possession à cette date, pour 78.000 francs, comprenait deux immeubles principaux. Les limites, à

l'intérieur des haies, étaient identiques à celles d'aujourd'hui, excluant quelques bâtisses à cheval sur la Vieille Eau. La limite en bise était la battue

édifiée avec de gros blocs de roc convoyés par barques, provenant de démolitions de bastions de Soleure.

Le but d'acquisition des Verdan demeura énigmatique; tôt après, le conglomérat de constructions, en pleine verdure, devait plus ou moins convenir à un internat ou pensionnat qu'une dame Beck-Verdan annonça à grands coups de publicité. Cet Institut allait prospérer en enseignant la religion romaine ou réformée, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie, l'histoire et la littérature, sans omettre les ouvrages du sexe : la couture, les raccommodages, les tricots, la broderie en blanc et en couleur, les ouvrages en cheveux, le ménage et les fleurs artificielles! La musique, la danse, le dessin, la peinture se payaient à part avec le blanchissage. Trois lithographies de la maison Gagnebin, dont une signée [Henri-Louis | Convert, annoncent « Institut du Bied, près de Colombier, Canton de Neuchâtel en Suisse. ». D'alléchantes vignettes désignent maison et pavillons encadrés d'arbres. L'une d'elles montre des groupes de jeunes filles échangeant des propos sans doute flatteurs à l'en-



M^{me} Daniel-Henry Verdan, née Bovet (1806-1885).

(Photo à Mme Fabry-Verdan, Nice)

droit des pédagogues et des menus de table? Une autre indique l'arrivée d'une pensionnaire dans une voiture chargée de bagages.

Spécifions en passant que les Verdan étaient originaires de Sugy, dans le Vully fribourgeois, bourgeois de Neuchâtel dès 1784. Ils furent indienneurs à Cressier, Grandchamp, Portalban, en Argovie, à Lyon. Louis, susmentionné, allié Godet, puis Rose Burki, eut 21 enfants dont 4 décédés en bas âge. Ceux de la branche des fabricants des Isles sur Boudry, soit Louis, Ulrich-Vincent-Albert, Daniel-Henry et Jacques-Henry, furent peints en famille en 1802.

A Nice, chez une amie, Mme Fabry-Verdan, nous avons trouvé le portrait de la femme de Daniel-Henry, 1800-1843, fabricant d'indiennes — née Bovet, qui laissa trois filles et trois fils, dont Georges, négociant, (portrait aussi conservé à Nice) — père de neuf enfants. Parmi ceux-ci — tous d'entreprenants négociants ou industriels — se comptent aussi, en marge d'une douzaine d'indienneurs, des horlogers, viticulteurs, graveurs, fonctionnaires consulaires ou courtiers. L'un d'eux, David-Frédéric, 1798-



(Photo-copie E. Sauser, Neuchâtel)

1861, sans descendants, fut député à la Constituante de 1848, préfet de Boudry, Conseiller d'Etat, Conseiller aux Etats, tout en dirigeant la fabrique des Isles.

Le succès de cette louable entreprise Verdan d'éducation de jeunes filles de bonnes familles au Bied paraît avoir été de courte durée malgré de séduisantes perspectives ; déjà en 1824, le Bied était loué au gouverneur de notre principauté, Frédéric-Guillaume de Zastrow, 1752-1830, au caractère difficile et d'humeur inégale. Les Verdan, bailleurs, paraissent avoir habité le Bied simultanément avec Zastrow, preneur, qui — lui — occupa la maison de maître.

Décès de notre gouverneur au Bied.

Le Journal de Samuel de Marval, conservé par la famille de Marval — dont feu M. Gustave de Coulon possédait une copie — décrit sommairement le décès du gouverneur de Zastrow; on y trouve ces lignes introduisant cette brève relation: « Le 22 juillet 1830, à 6 heures du soir, M. le gouverneur général d'infanterie de Zastrow meurt au Bied d'hydrophisie au cœur à l'âge de 78 ans. Il y était depuis 6 semaines. Le corps fut transporté au Château de Neuchâtel le surlendemain pendant la nuit. Le dimanche 25, après-midi, eut lieu à 4 heures l'enterrement. Madame de Zastrow et ses filles n'ont voulu recevoir aucune visite. M. le gouverneur avait le projet de partir déjà au mois de juin pour passer une année dans ses terres, après avoir vu SM. à Berlin. ».

Il avait même déjà fait partir son fils cadet. Une grande partie de ses meubles avaient été envoyés en Allemagne. Le reste de sa famille quitta le Bied le 3 août pour rentrer chez elle non loin de Francfort-sur-l'Oder. Ainsi qu'on le sait, Zastrow fut enseveli dans notre Collégiale. Le journal du comte Louis de Pourtalès, moins réservé, laisse bien entendre que le général de Zastrow ne fut pas très apprécié des Neuchâtelois qu'il comprenait mal. Il va sans dire que ceux-ci ne le privèrent pas d'une sépulture d'honneur.

De l'hypothèque des Verdan à un pianiste saxon.

La remise à bail ou l'hypothèque surtout d'une propriété fit souvent présager sa vente. Un acte du 22 août 1835, du notaire Isaac-Hri Clerc, apprend que les fils de Louis Verdan et leur femme, soit : Jacques-Henri, fabricant d'indiennes, aux Isles, et son épouse Henriette Borel ; Frédéric, son associé, et sa moitié Charlotte Steinlen, furent contraints de donner en gage à la fois le Bied et les Isles, à un groupe de 20 Bâlois représentés par

MM. Passavant, banquiers, contre la somme de Fr. 70.000.— avancée à 4 ½

pour cent.

Cette charge — trop lourde pour les Verdan — les obligea à abandonner le Bied aux prêteurs qui le cédèrent, le 8 juin 1837, pour Fr. 57.000.— à Charles-Auguste Keller, pianiste saxon, marié à Roseline, née Huet de Froberville, originaire d'Orléans, veuve d'un marquis de Marcillac. Les Verdan s'étaient, lors de ces opérations, réservé les matériaux provenant des deux étendages qui cependant furent démolis la même année; ce furent les premières constructions à disparaître parmi les 12 bâtiments élevés par les De Luze.

Keller avait été facteur de piano de l'Impératrice Joséphine et de sa fille la reine Hortense. Avec son associé Eck, il installa au Bied une fabrique de pianos à queue. « Charles Keller & Eck, au Bied, près Neuchâtel en Suisse ». Il est cependant douteux que cette initiative ait fait des étincelles. Onze ans plus tard, le Bied allait changer de main. Les époux Keller, résidant alors au Château d'Arenenberg, mirent aux enchères leur mobilier du Bied; il s'y



Général Frédéric - Guillaume de Zastrow (1752-1830)

gouverneur de la principauté, mort au Bied, enseveli dans la Collégiale de Neuchâtel.

(Portrait à l'huile propriété de M. Eberhard von Zastrow, Francfort-sur-le-Main) trouvait de nombreux objets ayant appartenu à la reine Hortense, donnés par elle à son ancienne dame d'honneur, la marquise de Marcillac, ainsi qu'à Keller.

Ceci explique — par les ventes qui suivirent — la présence dans nombre de familles neuchâteloises de linge de table et d'autres objets marqués au chiffre de la reine Hortense; celle-ci ne résida du reste jamais au Bied et mourut à cette époque — soit en 1837 — à Arenenberg, sa retraite délicieuse que chacun peut visiter aujourd'hui. Autre explication de la présence d'objets de la reine Hortense au Bied : ajoutons que la reine eut une autre dame d'honneur entrée à son service le 8 juillet 1806. C'était Charlotte-Wilhelmine-Henriette, fille d'Henry de Bosset, et épouse de Jacob Harel de Lesné, seigneur de Kessel.

Durant sa présence au Bied, Charles Keller avait témoigné de l'intérêt au domaine. Si les Verdan avaient déjà démoli, Keller, conscient de l'inutilité de divers bâtiments à entretenir, les fit disparaître. En 1843, de l'ensemble des douze bâtisses existant auparavant, il ne subsistait plus que la maison de maître et son adjonction, la ferme, le hangar attenant et l'ancien bâtiment « des aides de bleu à fayencer ». Les déblais des démolitions servirent à combler le lit des ruisseaux et du Bied qui, à l'origine, décrivait

une large boucle autour des terrains concédés.

Il ressort, par ailleurs, du *Manuel des Quatre Ministraux*, que le sieur Keller, qualifié de pianiste, n'avait pas toujours beaucoup de doigté ou la main douce. Il avait été dénoncé en ville par la gendarmerie pour avoir fait galoper son cheval attelé à un cabriolet en le frappant comme un forcené depuis la cour des Balances jusqu'à la rue du Pommier. Il refusa de payer une amende, prétendant être porteur d'une carte de M. Reynier faisant fonction d'Inspecteur de police, ce qui ne paraissait pas exact.

Au Bied, Keller se montre cependant sympathique; il restaure la fontaine octogonale à double débit, au fût coiffé d'une belle urne de style; il rétablit un ensemble arborescent favorable malgré des fondations vétustes émergeant à ras de terre. Le destin de cette propriété allait se poursuivre inexorablement, compte tenu de la brièveté de successives conjonctures.

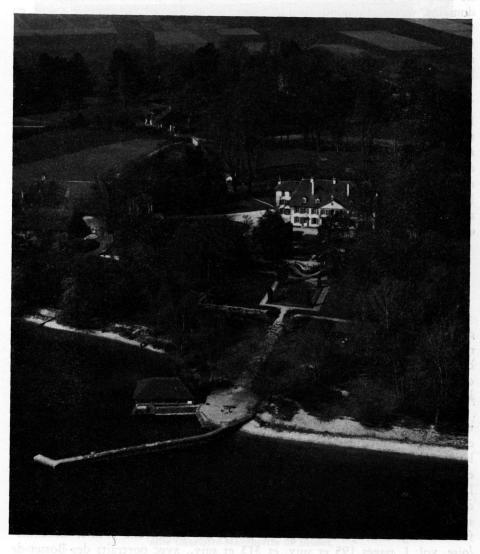
De Jean Fatton à Nestor Blancpain.

Par acte du 14 février 1848, du notaire Alphonse-Henri Clerc, les Keller à Arenenberg, cèdent pour le montant de 62.500 francs le domaine du Bied à Jean Fatton, de Colombier; c'est l'un des chefs de la maison de toiles peintes Du Pasquier-Vaucher et Cie, à Neuenkirchen, en Autriche. Fatton, à son tour, améliore considérablement les lieux acquis, arrange les jardins, crée une serre, innove plantation d'arbres exotiques.

Dans son journal Charles Bovet-de Muralt, en date du 28 juin 1858 — les Charles Bovet s'étant installés à Grand-Verger — conte qu'ils allèrent faire connaissance de leurs voisins, M. et Mme Fatton. Bovet fait le portrait de Fatton: fils d'un notaire, homme d'affaire de son grand-père. Né à Colombier, Fatton devenu régisseur des Vaucher-Du Pasquier, puis indien-

neur à Neuenkirchen près de Vienne, s'était enrichi et avait épousé Fanny Heime de Hambourg. « Sa femme est beaucoup plus jeune que lui ; elle a une fille de 7 ans. Elle a grand air, paraît peu instruite. Fatton est bon Autrichien politiquement et socialement parlant. Financier d'élite, un peu entier de caractère, déjà âgé, il a acquis des terrains et fait continuellement des réparations dans sa campagne. »

La fille unique de Fatton, Emma-Caroline-Julie, épousa un officier, député hongrois, Joseph-Marie Aresin, qui la ruina en peu d'années. Forcée de se défaire du Bied, elle trouva acquéreur en la personne de Nestor Blancpain, allié Droz, chef d'une maison d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds.



Aspect de la propriété dans son cadre de verdure.

Celui-ci marquera son passage sur ce sol — célèbre à divers points de vue — par la construction d'un embarcadère avec chemin d'accès. Il avait édifié cet embarcadère pour servir d'abord — à vrai dire — de débarcadère au cortège nuptial, lors de l'union de sa fille avec M. Guye. Tout un joli monde, en de beaux atours, bouquets en main, fleurs à la boutonnière, avait abordé en bateau. Ce petit port rendit de précieux services, nos vapeurs, d'un tonnage... plus ou moins impressionnant, ayant pu l'accoster dès 1891.

M. Guye étant décédé en laissant une veuve et deux enfants — M. Blancpain se trouvant trop isolé — décision fut prise de céder le Bied. L'Etat de Neuchâtel cherchait alors un lieu où créer un asile d'incurables. Le Bied fut d'abord considéré comme endroit propice. Le propriétaire du domaine voisin, Edmond Röthlisberger — au Grand Verger — ayant eu vent de ces projets, redoutant un voisinage que chacun eût tenté d'éviter, se hâta de passer avec Blancpain une promesse d'achat avec possibilité de substitution d'acheteur. Cinq semaines plus tard, le substitut est trouvé en la personne de Frédéric-Louis de Bosset qui signe l'acte le 15 mars 1892.

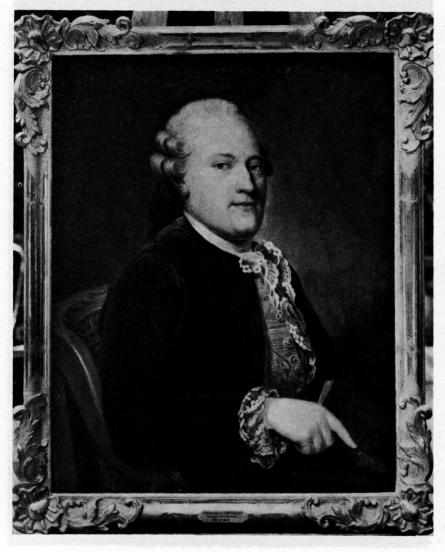
Röthlisberger, comme bénéfice de sa transaction, retenait pour Grand-Verger, moitié de l'eau de la source du Bied et le clavecin dit de la reine Hortense, probablement fabriqué par Keller et resté au Bied faute d'amateurs aux mises. Quelques mois plus tard, après s'être livré à diverses réfections intérieures, un Bosset, descendant direct — du côté maternel du fondateur de la fabrique du Bied — prenait donc possession de sa nouvelle demeure. Ce magnifique domaine, l'un des plus séduisants du Canton de Neuchâtel, avait, selon une expression familière, bouclé la boucle en revenant des De Luze aux Bosset, retrouvant ainsi des propriétaires consanguins qui allaient y faire preuve d'une affection particulière.

Famille du terroir.

Mais, qui étaient les nouveaux détenteurs de ces lieux dont la description épisodique demanderait d'être complétée? Il faudrait un ouvrage entier, richement illustré, pour restituer le passé familial, militaire, civique ou d'appartenance commerciale, industrielle, technique, économique, ou exploratrice, des nombreux Bosset qui se distinguent dans notre région et à l'étranger.

Des archives fort riches d'où j'avais tiré un ensemble de précieux renseignements, effectué des copies d'inventaires, de généalogies ou de descriptions — autant de documents auxquels s'ajoutent une quinzaine de lettres de Madame Henry de Bosset — permettraient d'enrichir ce laconique exposé. Dans semblable recueil, force est de résumer en tentant d'indiquer l'ambiance. On ne peut du reste que frôler en hâte ces collections de pièces dont certaines — iconographiques aussi — ont déjà fait l'objet d'études sur la famille de Bedaulx, à propos du Manoir de Cormondrèche, ou sur le fameux négociant Jean-George de Bosset-de Castelfranc (Patrie neuchâteloise, vol. I, pages 195 et suiv. et 313 et suiv., avec portraits des Bosset-de Castelfranc).

Notons en passant que la famille de Bedaulx, anoblie en la personne de Josué, en 1695 — éteinte dans notre région, comme trente autres familles nobles neuchâteloises dont j'ai établi la liste — était affidée à Marie de Nemours et que dès le régulier avènement de celle-ci, en 1694, les Bedaulx se virent en faveur, à l'encontre des familles contistes. Il conviendra de tirer parti ailleurs de lettres de la duchesse de Lesdiguières, d'un manuscrit de Marie de Nemours et de relations inédites relatives à la bataille de Wil-



Jean-Henri de Chaillet d'Arnex (1735-1807)
Grand Conseiller, Maître Bourgeois
allié Charlotte-Marguerite de Bosset.
(Portrait au Bied)

mergen, à une réception princière à Neuchâtel, à des états de soldes militaires, testaments, contrats de mariage et autres documents originaux — tous précieusement conservés dans les archives de Bosset. En augmentant les armoiries Bedaulx, la duchesse de Nemours leur octroyait la devise : Fero crucem pro fidelitate mea.



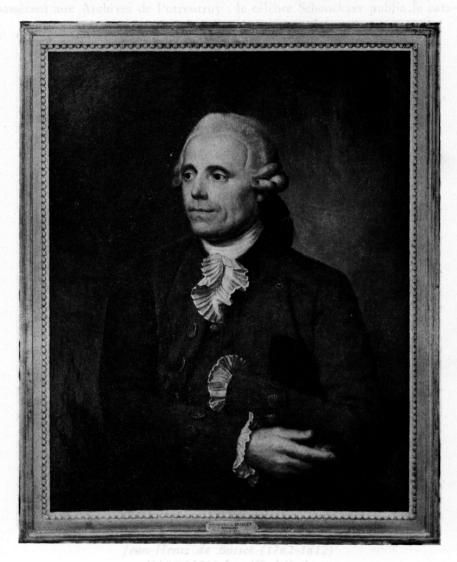
Henri-Nicolas de Chaillet d'Arnex (1702-1765)

Conseiller d'Etat. Maître des sels
allié Marguerite Montandon.

(Toile au Bied, double à la Bibliothèque de la ville à Neuchâtel)

Revenons aux Bosset en passant par les Chaillet.

La fille de Jean-George Bosset de Castelfranc, Charlotte-Marguerite, née le 10 mai 1735, décédée le 27 décembre 1811 à Neuchâtel, (portrait idem tome II p. 61) qui, veuve, vendit, en 1808, la maison de l'Evole No 2, à la famille Petitpierre, avait épousé, le 27 avril 1761, Jean-Henri de Chaillet d'Arnex, Grand Conseiller, Maître bourgeois, magistrat distingué, d'une



Jean-Frédéric Bosset (1729-1812) Notaire, banneret, maître bourgeois allié Judith Girard.

Portrait par Pierre Prud'hon en 1790.

famille éteinte plus tard — branche des Chaillet de La Coudre. Ce dernier vécut de 1735 à 1807. Tandis que sa femme était peinte en grand décolleté, tortil de perles dans les cheveux, on voit le mari dans un fauteuil Louis XV, tenant un grimoire en main. Au Bied, la toile de ce personnage voisine avec celle d'Henri - Nicolas de Chaillet d'Arnex, 1702 - 1765, allié Marguerite Montandon, décédée en 1734. Une réplique de ce portrait se trouve à la Bibliothèque de la ville, à Neuchâtel. Il fut Conseiller d'Etat et Maître des sels.



Judith Girard (1733-1796) épouse de Jean-Frédéric Bosset en 1749. Portrait par Prud'hon (1758-1823)

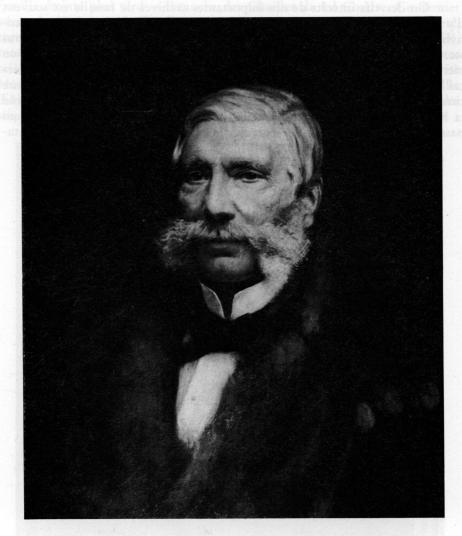
Un des vifs intérêts de nos importantes archives de famille est souvent d'y trouver de savoureuses relations concernant, non seulement les patronymes, mais des proches, des étrangers, ou des faits a priori maintenus secrets. Surtout, certains de ces détails-là contribuent à rendre humain un récit. Les Bosset sont mentionnés à Neuchâtel, à Chézard, Boudry ou Cortaillod dès le 14e siècle. Quelques-uns sont succintement mentionnés à juste titre. Un Jean Bosset aurait été pasteur à La Neuveville et y aurait prêché la Réforme. Bien que théologien, il laissa des manuscrits topographiques qui passèrent aux Archives de Porrentruy; le célèbre Scheuckzer publia le cata-



Jean-Henri de Bosset (1762-1812)

Commissaire des forêts en 1797. Commandant du Bataillon des Canaris puis de la place de Smolensk. Peinture attribuée à Reinhardt en 1799.

(Portrait identifié par l'inscription figurant sur son cadre)



Louis-Philippe de Bosset (1799-1876)
Lieut-colonel des milices neuchâteloises
allié Frédérique-Rosalie-Wilhelmine de Meuron.
Toile exécutée par Aurèle Robert.

logue de ces écrits dont certains ne sont point étrangers au Journal helvétique.

C'est Jean-George Bosset-de Castelfranc, 1688-1772, originaire de La Neuveville, 15 ans négociant à Batavia, qui construit La Rochette que certains appellent paradoxalement la Grande Rochette, car si une roche est une rochette elle ne peut être grande? Veut-on la distinguer de la Petite Rochette, avenue de la Gare — gentil pléonasme de nos bons Neuchâtelois? Jean-George Bosset, dont nous avons publié une curieuse figurine en papier



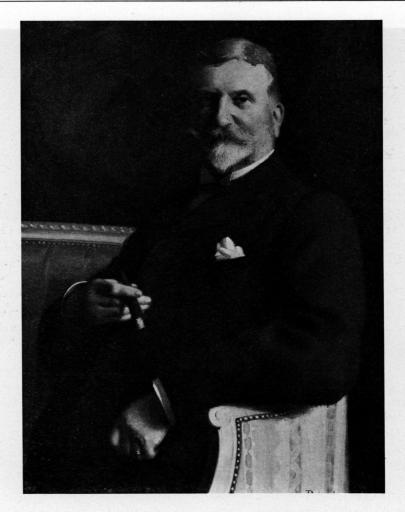
Ancien ex-libris de Bosset.

mâché faite à Batavia vers 1726, tenant compagnie à son portrait et à celui de sa femme également au Bied, écrivit des Lettres sur l'état du christianisme aux Indes, des Mémoires sur l'Indoustan, ainsi qu'un Journal de voyage. Original et sans doute trop modeste, il brûle, avant sa mort, tous ses manuscrits.

De nombreux Bosset, autres que ceux signalés, mériteraient d'être mentionnés. Leurs portraits font partie de la magistrale collection du Bied, avec une précieuse série de portraits de famille alliées ou connues à Neuchâtel. Deux personnages inattendus, sont ceux du notaire Jean-Frédéric Bosset, 1729-1812, qui fut banneret et Maître Bourgeois. Allié Judith Girard, il fut peint par Prud'hon, en avril 1790. Judith Girard 1733-1796 en monumental bonnet ruché — fleurs en main — n'a-t-elle point l'air de vous assurer que les Girard sont des gens bien? Jean-Frédéric, sus-dit, était fils de Jean-George qui eut trois autres rejetons mâles: Abram, allié Charlotte De Luze, 1731-1781, et deux cadets Charles-Abel, allié Philippine de Sandoz, et George-Moïse. Le banneret Jean-Frédéric ne doit pas être confondu avec Jean-Frédéric, son fils, négociant et miniaturiste à Paris, dont Rosette de Bosset-De Luze était la seconde femme — ce second Jean-Frédéric étant le petit-fils de Jean-George.

Sous l'Empire et sous Louis-Philippe.

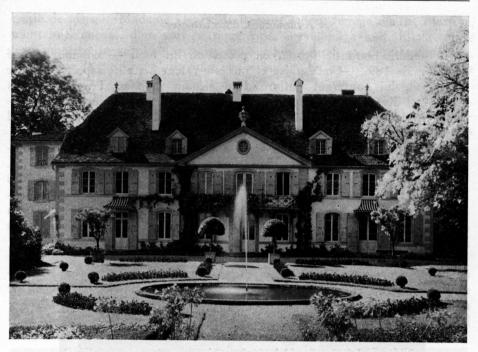
Jean-Henri de Bosset, 1762-1812, chargé, en 1807, de recruter et d'organiser le Bataillon dit des Canaris dont il devint commandant — blessé en Espagne, officier de la Légion d'honneur — avait été nommé, en 1812, cdt de place de Smolensk; il y mourut des suites de ses blessures.



Frédéric-Louis de Bosset (1840-1918)
acquéreur du Bied en 1892; avocat, secrétaire de légation à Paris,
capitaine d'infanterie, allié (1) Cécile Carbonnier † 1883;
(2) Gabrielle de Coulon de Stürler.

Portrait peint par Poetsch.

Charles-Philippe de Bosset, 1773-1845, arrière-petit-fils du pasteur de La Neuveville, officier au service d'Angleterre est gouverneur de l'Île de Céphalonie, la plus grande des îles Ioniennes. Soldat fort cultivé, il dirige des fouilles dans l'Île d'Ithaque. Banneret à Neuchâtel en 1805, il enrichit notre Musée et cède, en 1825, au British Museum, à Londres, sa collection d'antiquités grecques. Il installe à Fleurier une manufacture de gants destinée à occuper 70 femmes rendues inactives par la mévente des dentelles. Il patronne des initiatives horlogères, fait connaître l'opticien Guinand en Grande-Bretagne et rédige diverses études, dont une sur l'asphalte au Val-de-Travers.



Le Bied. Maison de maître. Façade principale.
(Photographie E. Sauser, 1928)

Le portrait d'un autre personnage, Louis-Philippe de Bosset, 1799-1876, officier aux Tirailleurs de la garde à Berlin, figure dans l'ouvrage sur la Société du Jardin qui, pour la période de 1759 à 1909, mentionne déjà une douzaine de Bosset fidèles au pays. Cet intéressant personnage est le père de l'acquéreur du Bied.

Louis-Philippe de Bosset fut également officier en Hollande. Lieutenant-Colonel de nos milices en 1840, allié Meuron, il est le fils de Jean-Henri, indiqué ci-devant. Il eut, entre autres, outre l'acquéreur du Bied, un autre fils, Eugène, allié van den Bosch, famille des Pays-Bas dont plusieurs membres s'allièrent aux Neuchâtelois de Sandol-Roy (« Le Marais » Patrie neuchâteloise III / 145).

Ajoutons, en raccourci, que cette famille se distingua effectivement si bien dans le pays, qu'elle fit l'objet, le 8 janvier 1787, de la part de Fréd.-Guillaume II, de lettres de noblesse — témoignage de reconnaissance. L'écu était : « coupé, au un : d'azur à un rosier fleuri de deux roses d'argent feuillées et tigées de sinople mouvant d'un roc d'or accompagné de trois molettes d'éperon d'or mal ordonnées ; au deux : d'argent au chevron de sable accompagné en pointe de deux merlettes du même ».

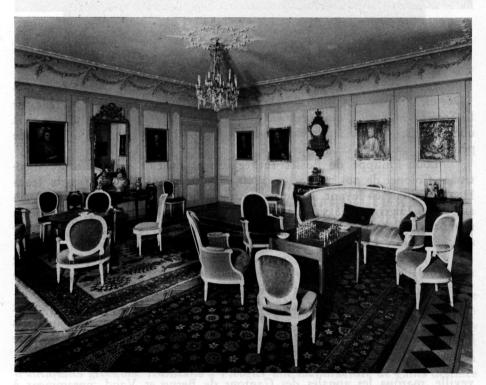
Alors qu'une branche distincte des Bosset, originaire aussi de La Neuveville, marqua les annales des Cantons de Berne et Vaud, notamment à Avenches, il convient de circonscrire nos vues sur les propriétaires du Bied et quelques proches — pivot de ces données générales.

Avènement d'architectes.

Frédéric-Louis de Bosset, en possession du Bied — comme indiqué depuis mars 1892 — modernise et met en valeur certains aspects de cette habitation, lui conférant l'allure d'un élégant manoir. Transformations intérieures diverses, nouvelles affectations de pièces et de locaux, remplacement par du Louis XVI d'un mobilier Louis-Philippe vendu à Neuchâtel à la Clinique du Crêt, désaffectée depuis.

En 1902, construction destinée au couple du jardinier; une maisonnette, sorte de jolie loge non loin du portail de la grande avenue privée. Plans exécutés par Henry de Bosset encore élève architecte des Beaux-Arts à Paris; ce fut son premier dessin. Pour son mariage au Bied, le 19 septembre 1907 avec Mlle Geneviève de Coulon, tout l'extérieur de la maison est remis à neuf. Après les séries de démolitions aux alentours jalonnant les ans, l'on va construire.

En 1911, réfection de la serre et du port en utilisant les blocs bétonnés de l'ancienne battue; construction du garage nautique; nouvelles poutraisons à la grange et à l'écurie munie d'un boxe confortable pour cheval de selle. En 1918, au décès au Bied de Frédéric-Louis de Bosset, sa veuve y habitera encore avec ses enfants une partie de l'année. Une nouvelle maî-



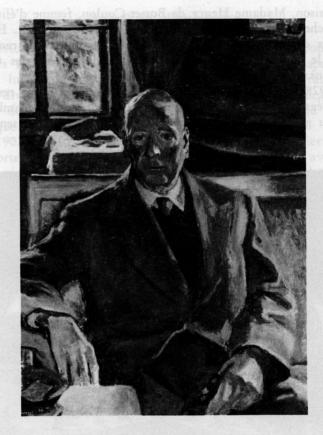
Le grand salon au rez-de-chaussée à plaque de cheminée armoriée de Luze.

tresse de maison, Madame Henry de Bosset-Coulon, femme d'élite, sportive, montant à cheval, d'un sens pratique inné, aura l'œil à tout. Elle restaure les panneaux du vestibule, repeint de sa main « catelles » de remplacement, tandis que le peintre Blailé retouche avec art les ravissantes toiles de la salle de bains.

En 1928, maison et alentours ont grand air. Tout y respire ordre, bien-être, élégance. Le murmure du jet d'eau s'entend des chambres d'habitation et du grand salon, où, de leurs cadres d'or, alignés, semblent vous



Coup d'œil sur les parterres et quelques statuettes.



Henry de Bosset (1876-1956). Architecte DPLG, capitaine d'artillerie, allié Geneviève de Coulon-Boy de la Tour.

Portrait peint par Jean Convert.

suivre des yeux les ancêtres aux atours et coiffes de circonstance. Plaque de cheminée aux armes De Luze, de 1755.

Comme en 1933 les statuettes du XVIIIe siècle ont finalement souffert des intempéries, l'on recourt au sculpteur Fontana qui en prend moulages. Restituées sur les murets latéraux de la terrasse, elles rehaussent pour longtemps la belle allure française des parterres et du jet d'eau. L'abondance de l'eau est essentielle en semblables lieux. Les conduites ou amenées d'eau avaient donné lieu, à distance, à certaines difficultés. A l'origine, les tuyaux primitifs d'une canalisation amenant au Bied celle du Bras de Mar—datant du banneret De Luze—accusaient de fréquentes fuites. Pour éviter la route, il fallut plus tard, en les remplaçant, modifier le trajet du canal depuis la source à Grandchamp; de bonne grâce, furent prêtés pour cette conduite, les terrains de la propriété exploitée par Henry Bovet, alors que le tracé à travers la plaine d'Areuse restait le même.

En 1936, un système de pompage électrique avec puits dans le jardin potager, chassait l'eau à l'envi dans toute la tuyauterie du secteur. Avec le temps, une installation plus moderne, classique, remédierait à un système de ravitaillement sujet à des aléas. Serait-ce pour donner tort à Mme Gauthier—cette Française, impénitente voyageuse, qui prétendit en 1790 que les jardins du Bied étaient « ravissants mais ni anglais, ni français, ni suisses »—que les Bosset, déjà en 1925 et définitivement, conférèrent à la seconde terrasse son allure typiquement française, avec plate-bandes de rosiers nains, de buis taillés et d'ifs pyramidaux? La première terrasse, modifiée un peu plus tard, reprit par hasard son aspect du temps des De Luze, ainsi que le confirme un plan retrouvé après coup.

Réfections indispensables.

Le plancher du salon, cédant sous les pas, dut être remplacé par un parquet de chêne à frise de noyer. Sous une des lames vermoulues, l'on déchiffra cette inscription au crayon rouge : « Ce présent planché a été fait par moy Théodore Favarger en l'an 1756. »

Deux caves sont creusées en 1929 pour fruits et vins. Au cours de nombreuses réfections et remaniements, se révélèrent les indices d'une distribution antérieure du rez-de-chaussée, assez différente. Par ailleurs, le mur de la pêcherie du jardin de la serre, figurant déjà sur un plan de 1752, s'effondra sur ses 35 mètres comme un château de cartes durant le gros hiver 1929. On remonta, sur 50 mètres, ce mur en fondation de béton.

Dix ans plus tard, en 1939, après la déclaration de guerre, le Bied et le Grand-Verger sont places de rassemblement de chevaux. En septembre 1939 et mai 1940, 1800 chevaux y sont examinés; les allées servent de piste de présentation. Piquets partout dans vergers et parcs! Les soldats logent dans les remises et l'orangerie, les officiers (dont le capitaine Henry de Bosset cdt. cp. cond. lands. 5) dans la grande maison! On procédera dès lors au rétablissement du sentier de la grève emporté par les vagues — détruit à plusieurs reprises lors des hautes eaux.

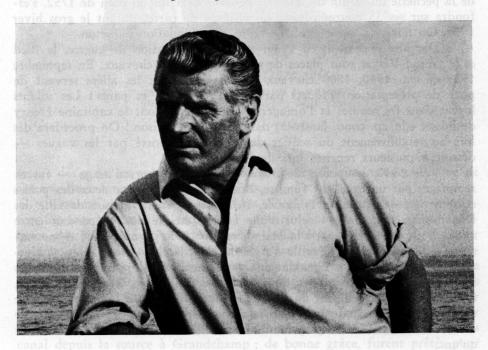
Vers 1940, les poêles de Blancpain — étant hors d'usage — furent remplacés par un excellent fumiste, Biscacianti. Il remonta deux des poêles anciens tirés de la rue du Pommier, à Bellevaux, vieille maison de ville des Bosset, siège d'un fief — celui d'une famille éteinte dont dépendait entre autres le clos de Bellevaux, à la Maladière. En 1935, j'avais publié — notamment, d'abord dans la « Feuille d'Avis de Neuchâtel » — une relation illustrée sur Bellevaux, en y signalant une vaste cheminée où se trouvent sculptés les écus de tous les titulaires de ce fief : les Bellevaux, Regnault, Gachet, Ballanche, de Merveilleux, du Terreaux, de Baillods et d'Ivernois. L'entrée de cette demeure est du reste encore surmontée de l'écu des Bellevaux, rue du Pommier 12. L'existence familiale au Bied et à Bellevaux ne faisait qu'un.

Par bonheur, la grande propriété du Bied, aux alentours et dépendances variés, fut l'objet de la sollicitude de trois architectes diplômés qui

avec vif intérêt se penchèrent sur son passé, MM. Henry de Bosset, déjà nommé, et ses fils, feu Jean-Pierre, et Renaud de Bosset, tous initiés à l'histoire, à la technique artistique, ouverts aussi au modernisme de la construction. Lors de répartitions familiales, le Bied fut retenu à titre exclusif par M. Renaud de Bosset qui lui voua particulière attention. Il rehaussa magistralement le galbe de cette ravissante maison de maître. Il remédia avec célérité à quelques dégâts provoqués par un incendie des combles en janvier 1970, soucieux de maintenir en état et en beauté, pour les siens et pour le pays, un des plus élégants témoins de notre patrimoine neuchâtelois.

Né en 1913, architecte EPF, officier suisse, M. Renaud de Bosset — qui, sur mon vœu, voulut bien consentir à me documenter — témoigne d'un fidèle attachement à ces lieux aimés. Marié 1°: à Marie-Louise de Rutté, 2°: à Anne-Françoise Weibel de Coulon, il eut de sa première union deux fils, l'aîné Louis-Philippe, médecin, dont les prénoms rappellent pieusement un ancêtre — et le cadet, Olivier. Deux sœurs, Mmes Antoinette Dechambenoît et Isabelle Favre, ont grandi dans le site délicieux que je viens de décrire, entourées aussi de l'affection de la maîtresse femme que fut une grand-mère infatigable.

A ce propos, je relève quelques lignes de l'écriture de cette dernière auxquelles son mari, Henry de Bosset avait joint, dans un album, sa signature, en 1932 : « Soyons heureux et reconnaissants d'avoir pu vivre jusqu'ici dans cette chère propriété que nous aimons par-dessus tout et que nous nous efforcerons de garder pour notre famille et nos descendants. »



M. Renaud de Bosset architecte diplômé E. P. F., né en 1913.

Lorsque l'on fait, de père en fils, pour un tel héritage, de généreux sacrifices, il semble — entre véritables gens de tradition — qu'une sorte de lien du sang s'instaure entre soi et la pierre. Ce culte de chaude piété devient de plus en plus rare. Combien de vieilles maisons, au charme prenant, ne purent être conservées par les après-venants? Combien d'entre elles subsisteront dans un siècle ou deux?

N'oublions pas le jardinier.

La Feuille d'Avis de Neuchâtel a publié, dans son numéro du 8 février 1967, une interview et le portrait de M. Maurice Matthey, toute son existence jardinier du Bied. J'en extrais quelques lignes : « Si je suis resté, c'est parce que j'étais bien. Avec les années, les maîtres sont devenus des amis. J'ai mon pavillon au bout du parc. Je suis chez moi. Je connais la maison mieux que les propriétaires. Je sais où est le puits perdu, la source, le nid de merle et l'arbuste délicat. C'est dans les salons de la maison que j'ai marié mes enfants. Ma sœur a été cuisinière ici pendant 40 ans. Elle a pris sa retraite, sous ce toit, avec mon aide-jardinier, son mari. Lui aussi est là depuis 41 ans. On s'attache à une maison et une maison s'attache à vous. Les générations passent, les idées se renouvellent. Et ainsi, dans le fond, c'est nous qui sommes les conservateurs de la tradition... »

Ce langage fruste, émouvant et direct, en dit long sur l'ambiance et

l'esprit d'une lignée de maîtres de céans.